



(By courtesy photo ©Christian Ducasse)

Il est 4 heures du matin quand Laurent Courthaliac exulte tout à coup. Il a 20 ans. On est au milieu des années 1990 dans la cave voûtée d'une maison particulière dans le centre-ville de Mâcon qui deviendra quelques semaines plus tard le Crescent, un club de jazz. Il est au piano, courbé et concentré, les doigts qui plaquent la rythmique endiablée de Mc Coy Tiner sur des envolées de cuivres, les lèvres qui fredonnent déjà frénétiquement les thèmes.

### LE BE-BOP COMME UNE ÉVIDENCE

Tout à coup, il relève la tête et sourit, comme un enfant, du dialogue qu'il découvre entre les instruments et les musiciens. Il vient de prendre conscience de cette langue be-bop, cet idiome be-bop, ce monde tout entier et cette nouvelle vie qui s'ouvrent devant lui. Laurent qui est surnommé Barloyd dans le groupe depuis quelques jours ne quittera plus, ni le sobriquet, ni l'idée d'une absolue nécessité d'organiser son existence autour de ce jazz. Comme un poisson a besoin d'eau pour survivre. C'est évident à l'époque. Il répète depuis des heures, des jours, des semaines déjà, comme possédé par le partage de sa nouvelle passion du piano avec le collectif Mû, regroupement conceptuel de musiciens autour du be-bop et de John Coltrane en particulier. Le set est ébouriffant, débordant d'enthousiasme. Il y a une partie de la future jeune scène jazz française sous nos yeux mais on ne le sait pas encore : Courthaliac, le saxophoniste Gaël Horrelou, le trompettiste David Sauzay, le batteur Philippe "Pipon" Garcia, ou le contrebassiste François Gallix... "C'est ma vie" dit-il simplement vingt ans plus tard "et c'est une chance de trouver sa voie aussi jeune, aussi vite".

A l'époque, Laurent Courthaliac, étudiant installé à Lyon et originaire du Puy, mène de front une véritable double vie depuis plusieurs mois déjà. Le jour en école de commerce pour faire plaisir à ses parents (il obtiendra l'examen, ce qui est en soi un exploit) et la nuit plongé dans l'étude du jazz, du be-bop et du piano en particulier. Il va au conservatoire en classe jazz dont il sort médaille d'or à l'unanimité du jury après un an d'étude. Il parle be-bop, Monk, Parker pendant des heures. Mange be-bop. Respire be-bop avec une bande de doux dingues surdoués qui réécrivent les standards du saxophoniste américain avec dévotion. Comme s'il se passait un truc, une renaissance, il commence à prendre plaisir à tester sa capacité à se mettre en danger dans les jam-sessions, ces boeufs improvisés en fin de concerts dans les clubs. Il veut voir, toucher. "Parce que le jazz c'est ça" dit-il encore aujourd'hui, "il faut le voir pour comprendre, c'est une musique physique, un son".

### DU PUY À NEW-YORK

Plutôt look cold-wave à l'adolescence, de noir vêtu, fils d'un professeur d'histoire-géographie et d'une commerçante-antiquaire,

Laurent Courthaliac a "toujours tourné" autour du piano classique de son père. A 16 ans, c'est un grand plongeur. "Je me suis assis devant le piano et je ne me suis plus jamais relevé" dit aujourd'hui en rigolant ce dandy de 40 ans. Et un quart de siècle après ses débuts au piano, Laurent Barloyd Courthaliac vient d'enregistrer avec Monsieur Ron Carter, légende du jazz, ancien contrebassiste de Miles Davis et Thelonious Monk. Le Ponot a passé 5 heures de session dans le studio Sear Sound à New-York (mixé par Chris Allen) avec la "montagne" Carter mais aussi Rodney Green à la batterie (le mec aux baguettes avec qui il faut jouer en ce moment à New-York, paraît-il) et son ami le contrebassiste Clovis Nicolas (sur 4 morceaux). Le disque s'appelle Pannonica (chez Harmonia Mundi) et en écoutant fébrilement cette galette de 11 morceaux depuis sa sortie mardi 5 novembre,

on prend conscience du pas de géant musical qu'a réalisé le pianiste qui tapotait du ragtime au Puy il y a vingt ans.

Car après Lyon et Mâcon, Barloyd file à Paris en 1998 et commence sa vie de "vampire" comme il dit, entendez qu'il travaille le piano toute la journée chez lui et sort en pleine nuit pour aller se mesurer dans tous les clubs de jazz que compte la capitale à l'époque pour en revenir exténué mais enthousiaste au petit matin. Il devient un habitué du Duc des Lombards, du Sunset Sunside ou du Petit Opportun et le pianiste attiré du Franc Pinot. Il se casse les doigts sur le piano toutes les nuits. Travaille sa rythmique. S'enfonce dans la recherche mélodique et devient surtout un spécialiste, peut-être le plus grand en France de nos jours, du mouvement jazz bop, cet âge d'or qui s'étale étroitement entre les années 1950 jusqu'à la fin des seventies. Il maîtrise

aujourd'hui plus de 600 standards du jazz (entendez qu'il les joue à l'oreille) dont il est capable de vous raconter la petite comme la grande histoire, morceau par morceau, l'écriture, les inspirations, les thèmes détournés, les évolutions rythmiques et mélodiques au fil du temps...

A Paris, il travaille avec son mentor, le pianiste Alain Jean-Marie. Il joue entre autres dans le groupe du bassiste Luigi Trussardi (album Introspection) avec qui il enregistre deux hommages pour Radio France (Bud Powell et Monk en 2000 puis Gigi Gryce en 2001). Il enregistre aussi et fait une tournée avec la chanteuse Elisabeth Kontomanou et grave également un hommage à Horace Silver en 2010 avec Pierrick Pedron et Xavier Richardeau.

Son premier album en leader intitulé Scarlet Street sort en 2005. C'est un premier bijou où se mêlent des compositions étince-

lantes et un "In Walked Bud" mythique à la rythmique endiablée.

### LA BARONNE PANNONICA ET RON CARTER

Mais, dès ses 20 ans, Laurent confiait déjà : "le problème c'est que le jazz se passe à Paris et surtout à New-York, en dehors de ça il n'y a rien ou presque". Comme le garçon est consciencieux, il ira donc sentir Manhattan dès les années 2000. D'abord pour voir, humer l'air des mythiques clubs jazz. Puis pour jouer. Et puis pour enregistrer, tisser des liens. C'est ainsi qu'il devient un des protégés du pianiste Barry Harris, l'ancien pianiste de Hawkins, Dexter Gordon ou Max Roach, l'encyclopédie du be-bop, objet d'un film, créateur d'une école et occupant encore aujourd'hui, par usufruit, la maison de Pannonica...

Là il faut s'arrêter et vous expliquer. Pannonica, le titre du disque du pianiste ponot, est le prénom de la baronne Pannonica de Koenigs-warter (1913-1988), personnalité du jazz, incroyable mécène et protectrice des musiciens de l'époque. Cette femme, fille de Charles Rothschild, dépense ses millions de dollars pour défendre et protéger les génies qui constituent alors et écrivent sa passion pour le jazz. Elle accueillera les plus grands, essentiellement des musiciens noirs américains pas toujours bien acceptés dans l'Amérique ségrégationniste. Elle les soutiendra corps et âme dans sa demeure surnommée cat-house (elle avait plus de 100 chats). Charlie Parker mourra chez elle, Thelonious Monk y finira aussi sa vie prostré par la folie qui le dévore... Cette histoire est une légende pour tous les férus du mouvement be-bop et c'est à cette grande dame, fortunée, excentrique et passionnée que Laurent Courthaliac rend un hommage émouvant dans ce disque-concept. Lui qui est entré dans le temple pour jouer avec Barry Harris sur le propre piano de Thelonious !

L'album Pannonica reprend les plus beaux standards écrits par les plus grands compositeurs en hommage à la baronne : Nicaragua de Barry Harris, Nica de Sonny Clark, Thelonica de Tommy Flanagan, Pannonica de Monk... Un choix évident pour Barloyd qui connaît le répertoire par coeur et le joue depuis quinze ans assidument. En ces temps troublés dans l'industrie du disque, Laurent Courthaliac a signé chez le label Jazz Village d'Harmonia Mundi. L'album était disque du jour mardi sur TSF Jazz et le côté people de "la baronne" va lui valoir quatre pages dans une prochaine édition du magazine Point de Vue et Images du monde à qui il a donné un entretien avec la petite fille de Pannonica, Nadine, artiste qui signe d'ailleurs la pochette de l'album. Il fait la promo avec amusement en pensant à la suite, un autre album-concept sur le cinéma noir et blanc américain du début XX<sup>e</sup> siècle. Son autre dévorante passion.

Julien BONNEFOY